Marilú Mallet

Voyage à l'extrême

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR LOUISE ANAOUÏL

Vertiges

Une Caravelle au décollage, aucun crédit disponible.

Marilú Mallet est une écrivaine, scénariste et réalisatrice québécoise d’origine chilienne. Photo : Guy Borremans (1982).

Voyage à l’extrême

TITRE ORIGINAL : *Viaje al país del Otro Extremo*

SON DOIGT DÉSESPÉRANT. Pas d’être gros, court, plus ou moins proportionné, ou d’avoir l’ongle sale, mais d’explorer interminablement cette machine. Ses yeux, striés de veines rouges comme ceux de l’oncle Beto, cherchant spasmodiquement les touches. Et la voix irritante, analphabète, articulant péniblement les lettres jusqu'à ce qu'il les trouve sur la Underwood.

Mon nom et encore mon nom. Parfois je ne le savais plus. Ça durait depuis des jours. Le frisson vert morve de son uniforme, de la machine, du mur avec sa photo du président du nouveau régime, jusqu'à la serviette mouillée pendue à une porte.

Domicile, occupation, carte d'identité, numéros d'électeur et de contribuable, permis de conduire et dernière déclaration d'impôts : l'homme écrivait, plus que maigre, efflanqué au nez crochi par le vent dans une figure toute en os. Les deux jeunes, eux, étaient bruns et gras, enflés par le riz, le col gâté par les pellicules.

Silence, frappes, silence, questions et, de temps en temps, des hurlements féroces de torturés. J'étais fatigué, j'étais nerveux : les lèvres qui bougent toutes seules et les paupières gonflées.

— T'écris à la machine ? a subitement demandé le soldat.

J'ai fait signe que oui.

— Finis ça, a-t-il ordonné, écœuré.

Je suis allé copier mes propres renseignements sur une feuille quadrillée, puis je suis revenu à la chaise au centre.

Un officier mince, l'air important, est entré dans la pièce sans raison apparente et a crié :

— Laissez ce couillon tranquille !

Et s'en est allé, seigneur sur ses terres. Le jeune à ma droite a dit au dactylo :

— Ces papiers-là sont juste pour les torturés…

Le dactylo m’a montré du doigt :

— Tu vois pas les trous de cigarettes dans la face du monde, idiot ?

Le jeune m’a regardé, penaud. Ils m’ont fait signer un papier sale avec mon nom de famille écrit dans le coin en haut. J’ai lu qu’ils ne m’avaient infligé aucune violence physique ou psychologique, ni à moi ni à ma famille. Ils m’ont rendu mes documents accompagnés d’un bout de papier, blanc celui-là, qui disait qu’on me libérait.

— Tu peux t’en aller.

Étourdi par la fin heureuse du cauchemar, je me suis levé, j’ai marché timidement jusqu’à la porte. J’étais libre et j’ai pris le corridor où s’entassaient les objets personnels des détenus. Je pensais chercher ma valise mais un cadavre sans oreilles est passé dans l’autre sens sur les épaules de deux soldats. Aussitôt, un frisson bref, coupant. Oubliant immédiatement toute idée de valise, le regard traqué, craignant toujours une catastrophe à courte échéance, j’ai plutôt été donner mon papier au garde à la sortie.

Ciel bleu et cordillère neigeuse au sommet : un vrai jour de carte postale suisse ! Je ne savais pas quelle heure il était. Il faisait chaud. Le chemin poussiéreux et mes bottes de pluie me donnaient des ampoules. J’ai rencontré un cavalier. On s’est regardé du coin de l’œil. Je l’ai reconnu, lui aussi. Il était des nôtres, c’était le mineur en charge de la dynamite. Grassouillet, costaud, de petits yeux peureux, des cheveux noirs et des taches de rousseur plaisantes. Je voulais le saluer, lui dire que j’étais libre, que j’avais eu de la chance et lui, il me regardait comme s'il ne me connaissait pas. Alors, je l'ai appelé :

— Camarade Fidel !

Il s'est approché, hésitant, m'a parlé à voix basse depuis le cheval :

— On ne se connaît pas, d'accord ?

Il a enlevé sa chemise, me l'a lancée en disant que c'était dangereux de se promener comme ça et est reparti au galop. J'ai enlevé la mienne, dévastée par les interrogatoires et, méfiant, regardant aux alentours, je l'ai lancée dans les buissons.

Au magasin général du village, la patronne m'a reçu avec ses gros seins, ses faux cils et les bords de sa jupe marquée aux longueurs successives de la mode.

— Comme ça fait plaisir de te revoir !

Je suis passé à la salle de bain. Pisser. Me laver la figure. J'étais blême. Je me suis peigné. J'ai vu sur ma joue gauche les deux cicatrices rondes des cigarettes. Je les ai touchées.

Au retour, clignant des faux cils et le sourire sensuel, la femme m'a offert un verre de vin :

— À la liberté, la démocratie et l'ordre !

— Tu n'étais pas du parti et de la JAP ?

J'étais naïf de le demander. Elle s'est approchée, a mis une main sur ma poitrine et a commencé d'une voix rauque et insinuante :

— Le mois passé, chéri, c'est le mois passé. C'était le fouillis national. Personne ne travaillait. Regarde au coin, la manufacture... À trois heures de l'après-midi, les ouvriers sortaient manifester ! Jusqu'aux chats qui défilaient !

« Nous sommes en train de nous remettre sur pied, a-t-elle poursuivi. Les gens ont été très coopératifs, très généreux pour la reconstruction de la nation. Leur reconnaissance envers les forces armées et les carabiniers ne disparaîtra pas de sitôt... Allez, un verre à leur santé !

Non.

Je l'ai repoussée violemment et je suis sorti. Sans plus.

Je marchais tout seul. Les gens étaient chez eux, l'ordre et la discipline nouveau-régime se maintenaient. Je suis passé en face de chez moi. La patrouille y était, fouillant encore une fois, un hasard... Je ne me suis pas attardé. À la station d'essence, plus loin, des camions pleins de soldats prêts à tirer. Une Peugeot blanche s'est arrêtée. Le conducteur était blond, portait une moustache et offrait de m'amener au centre-ville. J'ai accepté, tout à coup joyeux. Son habillement et le serpent blanc du Collège médical collé au pare-brise me laissaient supposer qu'il en était membre. Je cherchais quelqu'un à qui parler dans cette ville assiégée ; j'ai engagé la conversation :

— Médecin ?

— Je vais à l'hôpital militaire, m'a-t-il dit calmement.

— Et comment ça va là-bas ? (Comme si tout était normal.)

— Plus ou moins bien, a-t-il répondu sans quitter la route des yeux.

— Beaucoup de militaires blessés ?

— Non, des autres.

Et il s'est alors tourné vers moi, m'a scruté comme s'il allait dire quelque chose de capital. Et ce sont mes cheveux châtains qui l'on rassuré :

— En fait, le problème, ce sont les matelas !

— Les matelas ?

— Voyez-vous, ils perdent tout leur sang... et nous avons ordre de ne pas gaspiller nos réserves de plasma pour ceux qui ont démoli le pays. Les lits de l'hôpital sont complètement ruinés !

Et il a continué d'un ton encore plus confidentiel :

— Cette odeur de sang dans tous les coins... et les mourants qui font leurs besoins sans s'en rendre compte ! Toute la semaine, nous avons attendu les camions d'ordures pour qu'ils emportent les cadavres. Il manquait un ordre, une communication écrite du général en charge. Bon, maintenant, les camions sont dans la cour, ils sont chargés (et décharger les lits, charger les camions, c'en était du travail pour ces pauvres soldats !) et on ne sait pas si c'est la quantité, le poids ou par quel mystère, le manque de pièces de rechange ou un coup des extrémistes, en tout cas, ils ne démarrent pas. Les mouches et les larves se sont multipliées cette semaine d'une manière incroyable ! Je me prendrais de ces vacances, moi ! Je m'en irais en Floride le temps que ça finisse...

Nous roulions sur l'avenue Alameda, je l'ai salué, c'est là que je descendais ; la maison de Contreras, bungalow et jardin, se trouvait dans une rue transversale. J'ai sonné. Ils n'ouvraient pas mais j'entendais quelqu'un approcher doucement... J'ai frappé :

— Contreras ! C'est moi, Antonio.

Il a entrouvert la porte sans enlever la chaîne. Il était blême, blême verdâtre. Il a balbutié nerveusement :

— J'ai cinq enfants ! Tu ne peux pas rester ici ! Ils fouillent le coin !

Il a fermé la porte. Cinq minutes avant le couvre feu. J'ai couru. J'ai couru et j'ai pensé à Lucia. Elle n'habitait pas très loin. Le corps mou, les muscles flasques, ça ne courait pas vite. Les trois étages de l'immeuble de Lucia étaient toujours là. J'entendais les tirs de mitrailleuses intermittents, les hélicoptères qui survolaient le secteur, cherchant d'en haut les groupes extrémistes subversifs. J'ai passé le seuil. Lucia vivait au deuxième dans un petit deux pièces : le lit, son couvre pied crocheté et un énorme papillon rouge sur le mur. Un homme m'a salué comme si j'avais trouvé sa cachette. Lucia m'a apporté une assiette de haricots froids, la chatte m'a sauté dessus et les haricots se sont retrouvés sur mes pantalons. Lucia l'a excusée en disant qu'elle était en chaleur et l'a prise sur elle pour lui faire de ces caresses à en miauler de délices. J'ai mangé. Pris une douche. Lucia m'a prêté un pantalon et des affaires de son frère. Je me suis rasé.

J'ai été surpris qu'elle me dise que mon nom apparaissait sur la dernière liste de personnes recherchées.

Et elle me conseillait d'aller demander asile à une ambassade ; d'en choisir une au hasard dans l'annuaire téléphonique et d'aller tout droit à la porte principale ; une fois dans la cour, l'affaire était faite. Si ça échouait, il fallait regarder les terrains voisins de l'ambassade choisie, repérer un arbre assez vieux et bien fourni et, d'une branche assez robuste, sauter dans la cour sans aucun scrupule. Un autre moyen recommandable, c'était la relation dans le monde diplomatique. On lui expliquait la situation et l'on entrait alors comme dans du beurre.

Moi, je m'imaginais partant par la cordillère avec tout juste une gourde. Et tout à coup, les neiges éternelles… Congélateur d'oreilles, de couilles et d'orteils. Je devrais aussi apporter un canif pour faire comme les *conquistadores*… Ceux qui ont dû couper leur sexe congelé et le lancer dans un défilé. Hé, oui ! Bel hommage à Pedro de Valdivia et à la découverte du Chili.

Mais je suis devenu pratique… Caravelle avec musique d'atmosphère, une hôtesse blonde en train de me servir un whisky et du pain avec du beurre. Oui, c'est ça, une beurrée et un Nescafé. Arriver comme ça en République populaire d'Albanie ou, comble de chance, aboutir à vie en Corée du Nord et apprendre le coréen.

J'ai téléphoné à Sara, il n'y avait personne.

Je suis allé me pelotonner contre Lucia. Elle me plaisait Lucia. Je n'étais pas certain de l'aimer. Ce que je savais, c'est que j'étais tendu, que je ne pouvais pas dormir et que, toute la nuit, j'ai vu le gros Suarez, la tête fendue. Le trou dans le crâne. Le sang qui sortait. Un pot de fleurs sans cervelle, cassé. Et le corps de Lucia, tout près de moi, doux, blanc, frais sorti de l'hiver. Et encore le gros Suarez, *close-up* muet du gros Suarez avec un air de détraqué dans un film d'horreur. La tête en miettes, miettes de vitre sombre et creuse. À coups de crosse dans le crâne. J'en aurais crié. Mais je me suis levé silencieusement pour aller pisser.

— Chut, les voisins, a murmuré Lucia.

Je suis revenu m'étendre et là, j'ai dormi un peu.

À neufs heures du matin, j'étais au téléphone et j'ai appelé ma relation : John John, consul de l'Autre Extrême. Je lui ai dit exactement ceci :

— ... Allô, monsieur John ? John, je serai bref. Il s'agit d'une affaire délicate. Vous vous souvenez de moi ? (Pas de nom au téléphone.) Je suis de la faculté... (Ne pas dire laquelle.) Je suis sur la liste du journal (pas de date). Un de ceux qu'on recherche pour la peine capitale. Ça serait peut-être réduit à... disons... 32 ans de travail volontaire. J'en doute. Comprenez-vous, John John ? Je demande asile.

Il m'a donné son adresse.

J'ai essayé une dernière fois de rejoindre Sara. J'ai fait mes adieux à Lucia et à l'autre dans sa cachette. Je suis allé prendre le bus.

Le billet était quatre fois plus cher qu'avant. C'était plein de gens silencieux. Ça m'a fait drôle. J'aime bien les conversations d'autobus. Mais il y a eu des incidents intéressants. Premièrement, les deux vieux qui sont montés devant, couverts de bleus tournés au noir, les vêtements déchirés. Et le désarroi général devant ces hommes fatigués, pauvres, maigres et maladifs.

— Ils viennent du stade, ceux-là, a murmuré quelqu'un.

Le silence pesait sur le bus. Ils sont descendus un peu plus loin. Et un peu plus tard, ça été un bonhomme à cheveux gris et à grandes oreilles, le regard timide et obsédé, qui s'est approché d'une jeune fille assise au deuxième banc. Avec le constant va-et-vient à travers les gens tassés, la braguette du bonhomme a gonflé jusqu'à s'ouvrir. La jeune fille s'en est aperçu et a poussé un cri étouffé. Le bonhomme s'est faufilé comme il pouvait. Une grosse femme crépue criait :

— Un extrémiste ! Arrêtez-le ! Arrêtez-le !

Un autre s'exclamait :

— C'est un dégénéré ! Il a une lame dans la main !

Il est descendu perdant qu'elle pleurait. Il y a eu toutes sortes de commentaires jusqu'à l'arrivée d'un officier précautionneux qui est monté à l'avant lui aussi et qui regardait avec dégoût les passagers serrés les uns contre les autres.

Ça m'avait distrait et je suis descendu deux arrêts trop loin. Chez John John, il y avait *garden-party :* quelques diplomates et quelques étrangers qui commentaient la politique du moment. Les hélicoptères passaient de temps en temps comme des dauphins, toujours en quête de clandestins et de subversifs du haut des airs... Parmi les invités, il y avait les trois responsables d'une organisation civile pour la défense de la démocratie pendant les coups militaires. Orgueilleux et contents, ils montraient de belles carabines tout juste arrivées du Brésil. L'un était distributeur de fourrures, les deux autres étaient dans la chaussure. On parlait anglais. Une femme blonde habillée de *tweed* à la British Airways s'est approchée pour m'offrir à boire. Du lait, tiens ! Un café au lait ! J'aurais eu envie de quelque chose de nourrissant. Elle m'a tendu un *gin tonic.* D'un coin, deux Australiennes genre *boy-scouts* m'ont fait signe. Jeans, sacs à dos, et l'air d'avoir payé un billet d'avion de deux mille dollars vers l'aventure exotique, excitante, dangereuse. Ce style-là ne m'a jamais tellement plu. Une contait comment une balle lui avait frôlé le front et montrait une cicatrice.

L'autre faisait comprendre dans un espagnol pénible que les hôpitaux fonctionnaient très mal. La grande nouvelle ! À ce moment, John John est arrivé et m'a salué. Il venait de parler avec le ministre des Relations extérieures de son pays et paraissait préoccupé. Il m'a entraîné dans un coin et m'a demandé à l'oreille :

— Vous croyez que vous êtes en danger de mort ?

Il me prenait par surprise... Oui, oui... Je suis sur la liste ! Je lui répétais avec un soupçon d'orgueil téméraire. Ça l'a calmé *ipso facto.*

Nous sommes partis vers l'ambassade dans son auto. Là, c'est un majordome accompagné de deux caniches gris qui nous a reçus avec des gants blancs et une voix efféminée. La maison était élégante : lustres de cristal, tapis persans et cadres sculptés plus coûteux que la peinture encadrée. Au troisième, dans une des pièces réservées au personnel, quatorze personnes attendaient de pouvoir sortir du pays. Assises sur des matelas à même le sol, à demi-vêtues parce que le linge séchait aux fenêtres, elles me regardaient avec curiosité. Je leur ai donné la main en disant mon nom à voix haute. L'une d'elles a commenté :

— Il manque un matelas.

Le majordome a demandé deux volontaires pour aller chercher une pièce de caoutchouc mousse et deux hommes se sont levés. J'ai remercié John John qui m'a donné un paquet de cigarettes avant de s'en aller. Les quatorze m'en ont demandé une... ou deux. Il me restait seulement le carton, je l'ai froissé et je l'ai jeté par terre. Une femme enceinte m'a regardé fixement en s'écriant :

— Aujourd'hui, c'est mon tour de ménage... Si les hommes coopéraient, ça serait beaucoup plus facile.

Un curé s’est approché et s’est présenté comme Juan de la Capilla, étranger. Il m’a passé une moitié de ma cigarette et, très porté à l’action sociale, il m’a invité à exécuter certains exercices d’expression corporelle… « Un, deux, un, deux… »

Une femme colossale et maternelle m’a demandé d’un air inquisiteur mais amical pourquoi j’étais là. J’ai commencé à lui raconter que j’avais été détenu. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être à cause de ses yeux affectueux… Elle préparait un mémoire à remettre à la presse internationale une fois sortie du pays. Je ne sais pas. Tout était confus… Le premier jour au soleil, une couverture sur la tête, il ne fallait pas regarder et ils m’ont emmené dans une pièce fermée, là, ils m’ont enlevé la couverture, m’ont bandé les yeux et assis sur une chaise ; le premier qui m’a interrogé ne m’a pas frappé, l’autre, oui. Des coups de poing dans le dos et des coups de pied dans les tibias et il me disait : « Ah, t’es un dur, toi… » Ils m’ont attaché à la chaise et ils m’ont interrogé à six. Avec le courant qui m’arrivait dans les mains par de gros anneaux branchés à un câble électrique. Je sautais, je me mordais, ça faisait mal. Ils m’ont mis l’électricité partout : au cœur, aux testicules, aux jambes et je criais, criais et ils me faisaient taire…

— Et à la tête ? a demandé la femme.

— Non, pas à la tête, non.

Un des réfugiés, un vieil homme dans les soixante dix ans, avec des cheveux blancs et un nez d’aigle, qui inclinait la tête pour mieux m’écouter, s’est exclamé avec un fort accent :

— Chez nous, j’ai vu comment les fascistes ont coupé les pieds des gens et les ont fait marcher comme ça dans les rues.

— Excusez-moi… Vous êtes Espagnol ?

— Non ; Aragonais, et il a poursuivi avec élan, en agitant les bras comme un vampire nain… Et j’ai vu fusiller des gens dans l’arène des taureaux et les fils à papa applaudissaient. Ma sœur, ils l’ont tuée à coup de pierres durant la guerre civile…

J’étais fatigué, je me suis couché. Je dormais, je rêvais, j’entrevoyais les corps à demi-nus sur les matelas, je rêvais qu’un démon me brûlait le ventre, qu’il me mordait, me tourmentait, j’entendais les tirs de mitrailleuses, j’avais mal au dos, mal à la tête, je rêvais, je parlais, une voix menaçante et sardonique, ma propre voix et toute la nuit, des images suggestives inhabituelles. J’étais glacé, insensible. La langue épaisse, l’haleine fétide et l’estomac gonflé. J’aurais voulu vomir. Je me suis réveillé en hurlant. Une ombre dans l’obscurité m’a dit tout bas :

— Je m’appelle Vargas, je suis médecin. Ça ne va pas ?

Je n’osais pas en parler. Comme s’il devinait, il m’a demandé :

— Nerveux ?

J’ai balbutié que non.

— Attends…

Il s’est levé, est revenu avec un verre d’eau.

— Tiens, prends ça, c’est une valium.

L’eau goûtait le dentifrice. Je pense que j’avais faim. Seulement faim.

Le lendemain matin au déjeuner, le majordome est entré, très chic avec ses gants blancs, poussant une table roulante où il y avait une tasse à café en porcelaine et une rôtie très bien présentée pour chacun. Il nous a annoncé qu'une bombe avait éclaté dans un autobus rempli de soldats.

Plus tard, un fonctionnaire de l'ambassade, face de poule, cravate à pois et complet bien repassé, est venu nous faire signer un papier où il était stipulé que le tarif individuel était de quinze dollars par jour, à rembourser un de ces jours à l'ambassadeur (à peu près mon salaire mensuel). C'était, paraît-il, une simple formalité, une façon de récupérer l'argent personnel de l'ambassadeur, investi sur des individus peu rentables pour le moment.

Le même jour, j'ai eu l'honneur de connaître monsieur l'ambassadeur et madame l'ambassadrice. Ils ne donnaient pas la main, ils étaient tout à fait indifférents et anglo-saxons. En mauvais castillan, ils nous ont brièvement expliqué qu'ils essaieraient de s'adapter à cette situation d'urgence et que, premièrement, le groupe devrait demeurer dans cette même pièce afin de prévenir les délations possibles de la part des voisins.

— Personne ne doit connaître votre présence ici, insistait nerveusement la dame.

Puis, elle a détaillé les habitudes de la maison et a donné ses instructions de vieille tante célibataire :

— Ici, nous sommes très exigeants pour la propreté : les cendres vont dans les cendriers, les serviettes servent à se sécher, les serviettes de table à essuyer la bouche et n'oubliez pas de tirer la chaîne des toilettes...

Elle a conclu en donnant à chacun une brosse à dents rouge. Elle nous a aussi prêté un jeu de dominos, un jeu d'échecs et deux jeux de cartes... Dans un parfait anglais de collège britannique, Vargas a demandé à l'ambassadeur quelles nouvelles circulaient... Toutes les ambassades étaient remplies de partisans du gouvernement renversé. Trois ou quatre des plus grandes églises avaient bloqué les égouts de la capitale en accueillant d'innombrables âmes (plus de 20 000 et alimentées de lait en poudre depuis un mois). Elles se marchaient les unes sur les autres dans l'espace raréfié et, de plus, la diarrhée chronique était générale. On espérait tempérer l'affaire avec l'aide de la Croix-Rouge internationale et de quelques dames bénévoles de la haute société (bien zélées pour le nouveau régime).

La dissertation sur les habitudes de propreté venait peut-être de ces nouvelles... Et comme si la spécialisation était l'art de diriger le monde en périodes troublées, notre ambassade s'obstinait à servir de la soupe aux pois et rien de plus. Les effets de la ration d'une louche se sont ajoutés aux tirs de mitrailleuses, bruits étranges, coups de canon et odeurs nauséabondes qui me faisaient souvent rêver de l'enfer. Mais, même avec ses convives assis sur des matelas, le majordome n'a jamais dérogé à l'étiquette. Il apportait le service d'argent au complet. Deux fourchettes, deux couteaux, deux coupes, une pour le vin, une pour l'eau. Lui, il nous servait à la plus élégante des tables, toujours du côté gauche, gants blancs et petite serviette à la main droite.

J’ai décidé de participer aux exercices matinaux de Juan de la Capilla. Il m’a conté comme ça qu’il avait été arrêté pour avoir caché un drapeau chilien dans sa sacristie. Ils avaient retrouvé un de leurs collègues, un Espagnol, flottant sur le Mapocho, le visage mangé par les rats.

— ... Détendez, détendez les orteils, détendez les chevilles, détendez les mollets, détendez les genoux, détendez le thorax, détendez les doigts, détendez la tête...

De la Capilla récitait et nous, sur nos lits d’attente, on faisait des exercices contre l’engourdissement. Vargas offrait des valiums comme des biscuits. Il assurait qu’elles étaient très douces, qu’à l’hôpital psychiatrique, ils en donnaient jusqu’à huit par jour. J’ai alors supposé qu’il était psychiatre...

La femme enceinte, d’une voix faible mais sûre, murmurait :

— Je sais qu’il y a quelqu’un de la CIA, ici...

On se regardait du coin de l’œil pendant que son mari la prenait tendrement par le bras, l’amenait au bord du matelas et qu’ils s’assoyaient par terre en se tenant la main.

Sur un des lits, une petite de dix ans jouait aux cartes avec un homme très grand, d’une maigreur d’oriental maladif, qui portait une chemise à carreaux.

— Joao, pourquoi t’as tout le temps l’air fâché ?

— Je suis comme ça, disait l’autre d’un ton nasillard.

— Allez, souris un peu, demandait la petite avec de grands yeux avides.

Joao s’essayait à sourire... Sourire triste et tordu qui montrait des dents brillantes, noires et métalliques comme une carrosserie.

La petite, toujours curieuse, lui a demandé pourquoi il n’avait pas de dents d’ivoire comme tout le monde. Et Joao répondait que dans une prison au Brésil, ils lui avaient arraché les dents, une par une, vingt-huit mois de suite...

— ... J’ai dû mettre un dentier.

La petite continuait sans se troubler.

— Ma grand-mère en a un aussi et toutes les nuits, elle le met dans un verre d’eau pour qu’il ne rapetisse pas... Mais, dis donc, pourquoi tu ne les as pas prises blanches ?

— Noir, c’est moins cher, a-t-il répondu en jetant une carte.

Plus tard, il lui a dit :

— Fais pas la tricheuse, Margarita !

Mon matelas était à côté de celui de la femme enceinte. La huit, elle se redressait et me regardait alors que j’essayais de dormir. Et si je dormais, elle se tournait, se retournait, et me réveillait en me tombant dessus de tout son poids. Son mari m’a raconté qu’ils étaient originaires de Valparaiso. Une vieille les avait accusés de je ne sais pas quelle invention. Ils avaient été détenus quelques heures et aussitôt libres, étaient retournés à la maison pour découvrir avec frayeur la délatrice pendue au lampadaire devant chez eux.

— Un miracle de la sainte Vierge !

— Écoute, moi, je suis juif, je ne crois pas à ces choses-là, m'a-t-il dit tranquillement.

John John est venu nous visiter. Il faisait des démarches pour nous transférer dans d'autres ambassades mais çà semblait douteux. J'ai lavé mes caleçons et j'ai passé toute une matinée avec une serviette attachée autour de la taille. Je n'ai pas fait les exercices de peur qu'un mouvement imprévu ne dévoile mes zones affectives à la fillette. Une rumeur circulait à l'effet que des généraux en faveur du président défunt avaient constitué une armée qui marchait sur la capitale. On disait que c'était le début de la guerre civile. Que Che Guevara était ressuscité, que sa mort en Bolivie quelques années plus tôt n'était qu'une fumisterie politique. À part d'être assis toute la journée en silence sur les matelas, il n'y avait pas grand-chose à faire... Aller à la fenêtre, vers midi, pour regarder l'ambassadrice se baigner avec les caniches dans la piscine. Comme d'habitude, la soupe aux pois me rendait insomniaque. À tâtons dans le noir, je marchais parfois sur quelqu'un...

L'ambassadeur, dans un geste humanitaire, a fait apporter la télévision des domestiques et on a pu voir et entendre un annonceur guindé et gominé déclarer :

— ... l'état de guerre civile n'est pas une fiction juridique, c'est la réponse réaliste d'un peuple qui veut survivre.

Pour mieux écouter, on s'est rassemblé sur les matelas comme des bêtes curieuses :

— ... La ville de Vina del Mar prépare son quinzième festival de la chanson. Les participants viendront de Grèce, de France, d'Italie, du Mexique, du Japon, de la Grande-Bretagne et d'ailleurs.

Une belle jeune fille, l'air chatte, est apparue pour annoncer le retour des séries nord-américaines Mission Impossible, John Quest et Bonanza Show. Après toutes ces nouvelles inespérées, la télévision a fait défaut et est retournée pour toujours au salon des domestiques.

Vargas nous a organisés en comité : président, secrétaire et trésorier. On a voté. Il a été élu en charge des finances et il a fait une collecte pour acheter des cigarettes et des valiums. On a demandé au majordome d'acheter ces articles pendant son jour de sortie et il a accepté de faire les courses avec sa gentillesse habituelle.

Le journaliste barbu, toujours étendu de côté sur son matelas, disait qu'il avait perdu quarante kilos et qu'il s'habituait mal à son nouveau corps. Il avait l'impression que s'il bougeait, nos souffles le culbuteraient.

Quelquefois, je m'enfermais dans la salle de bains pour changer d'endroit, ce n'était pas très original... Un couple de psychologues s'y cachait plus souvent qu'à leur tour. Ils s'éternisaient là-dedans pendant qu'on entendait des rires étouffés, des bruits suspects, car c'était alors le silence absolu de notre côté comme s'il était intéressant d'imaginer ce dont nous étions privés par les circonstances. L'Espagnol m'a aussi conté qu'il avait vécu deux ans perdu dans les montagnes durant la guerre, à manger des glands et des racines. Juan de la Capilla a donné son drapeau chilien à Vargas qui s'est mis à dormir enroulé dedans comme dans un crêpe.

Au souper, nous avons appris qu'au premier, nos ambassadeurs recevaient le nouveau ministre de la

Santé. Par conséquent, le majordome nous informait, et nous suppliait d'être aussi silencieux que si nous n'existions pas. Agréable surprise, il n'a pas mis les coupes à vin, seulement les coupes à eau. Avoir tant de vaisselle, et si chère, sur un bord de lit, c'est plutôt inconfortable ; du cristal tchécoslovaque, ça rend nerveux, surtout quand on y mange seulement une cuillerée de soupe. Le hélicoptères en chasse bourdonnaient dans le noir et le majordome, pour varier, a rapporté nos assiettes sur un élégant plateau en plaqué.

La nuit suivante, il y a eu un tremblement de terre. Le Chili étant un pays de tremblements de terre, rien de plus normal. On a tous couru dans les escaliers de marbre. Deux lustres de cristal se sont émiettés. Et, pour la première fois, nous avons marché sur le tapis du salon de l'ambassade. C'était une pièce immense avec des rideaux de velours aux fenêtres, des fauteuils vert brillant, une imposante cheminée parsemée de souvenirs de voyages exotiques et de photos de famille dans de petits cadres dorés. Je me suis assis dans un fauteuil de brocart. Il y a eu des cris, de l'affolement et la femme enceinte a pensé qu'elle accoucherait. Les ambassadeurs sont descendus en pyjama avec les caniches affectueux comme jamais, qui léchaient tout le monde. Beau geste inattendu, le maître de maison apportait deux bouteilles de whisky. Le serviteur impeccable et imperturbable a suivi avec les verres de cristal tchécoslovaque et nous a rationnés avec distinction. Quelqu'un a mis des disques. Vargas a dansé avec l'ambassadrice un peu moins raide que d'habitude. Avec des sourires désobligeants, les hommes en caleçon, enveloppés de couvertures, pariaient sur son âge en regardant ses jambes dans les bas longs.

L'Espagnol racontait qu'il était boulanger. Le journaliste à la barbe noire, qui était descendu en s'appuyant sur deux d'entre nous, disait qu'avant le coup d'État, deux mille deux cents Nord-Américains étaient entrés en touristes par une agence de voyages spécialisée dans les excursions excitantes pour Américains en quête de danger. Tous frais payés, y compris le billet. Sous la raison sociale : CIA-Inn. Les relations avec ce pays étaient presque totalement rompues.

Avec une colère anormale, l'Espagnol furieux a insulté le président mort, qu'il repose en paix, c'était un imbécile ; il a cédé le gouvernement aux généraux, peu à peu, ministère à ministère, comme Largo Caballero pendant la République espagnole.

Le journaliste barbu continuait en donnant des chiffres sur l'aide américaine au Chili pour le présent budget. Rien de moins que quinze millions, alors que les budgets antérieurs n'atteignaient pas le million. Et le discours s'est terminé quand il s'est évanoui de faiblesse. Le majordome l'a ranimé avec deux œufs brouillés servis comme il se doit.

La petite curieuse a fait une exposition de dessins. Il y avait beaucoup de soldats à cheval, des chats, des chiens, des pauvres et la Vierge gardée par des anges armés de pains et de roches.

Avec le whisky, Juan de la Capilla se démantibulait et il versait de grosses larmes sur la photo de sa fiancée pendant que la petite lui demandait si les curés se mariaient. Et l'Espagnol a fini la nuit en racontant que Baudelaire était le fils d'un sacristain.

Combien de jours d'attente dans cette chambre ? Corps silencieux qui avalaient des valiums, remuaient des dominos ou lançaient des cartes sur les lits...

Un soir, nous avons vu par la fenêtre l'ambassadrice qui jouait au tennis avec une face de bouledogue, habillé en vert, le ministre de la Santé. Avec le disque de Lili Marlene en allemand comme musique de fond. De quoi nous faire déduire bien des choses.

La grosse aimable se plaignait de ce que les militaires chiliens étaient fils d'immigrants nazis et elle racontait quelque chose à propos de casques prussiens.

Le journaliste barbu s'écriait qu'il n'y avait pas d'armes et je me suis souvenu des mitrailleuses sous les rosiers du jardin chez moi, je me suis souvenu aussi de ma femme et de mon fils.

Juan de la Capilla lisait la Bible, le passage où Jésus chasse à coups de fouet les vendeurs du temple de Jéhovah et il démontrait que c'était le premier geste révolutionnaire de l'histoire parce que les fouets étaient les armes du temps.

L'Espagnol s'est levé et s'est mis à parler comme une locomotive déraillée :

— Les révolutions, ça se fait avec n'importe quoi, des fusils, des roches, des bâtons, des frondes. Nous autres, on a eu trois ans de guerre civile, les brigades internationales sont venues. Moi, je me suis réfugié à l'ambassade du Chili. C'était Pablo Neruda qui était consul ; il a loué trois maisons pour nous, le poète et il nous a embarqués pour Valparaiso sur un bateau qui s'appelait le *Winnipeg*...

Vargas nous a crié :

— On est des lâches ! Il faut qu'on sorte ! On va tous finir fous comme cet Espagnol errant...

Il a donné un coup de poing dans l'estomac du vieux qui s'est effondré comme un chien blessé. Vargas l'aurait encore frappé mais le majordome est entré avec les caniches qui revenaient de leur classe de natation et qui se sont secoués sur nous avec délectation. Le majordome apportait les cigarettes et les valiums. On a fait une assemblée générale, tout a été distribué et le silence quotidien est revenu.

Un jour, nous avons reçu avec inquiétude monsieur l'ambassadeur très bien mis, en complet sombre rayé, qui nous a dit :

— Il est bien possible que vos demandes d'asile n'aient plus de raison d'être maintenant... Quelquefois, la peur fait prendre des décisions que l'on regrette après coup. Ceux qui veulent retourner chez eux seront accompagnés par un fonctionnaire diplomatique... Nous avons gardé le secret le plus absolu sur vos noms.

Tous restaient tranquilles, se dévisageaient d'un œil morne, cherchaient une sortie.

— Personne ne dit rien ! Bien, nous essaierons d'obtenir un sauf-conduit qui vous autorise à sortir du pays.

Il s'est solennellement retiré et nous, on s'est couché. Les effets magiques de la soupe se sentaient comme d'habitude. Et la femme enceinte a gémi :

— S'il vous plaît, ouvrez la fenêtre. J'ai mal au cœur...

Le lendemain matin, on a découvert que l'Espagnol avait essayé de se sauver durant la nuit et que quelqu'un, probablement un voisin, l'avait tué d'un coup de fusil. Les chiens l'ont trouvé flottant dans la piscine.

Tout le monde en a été affecté. D'une part, les ambassadeurs qui devaient faire disparaître le corps... Ils l'ont apporté loin de la ville dans un sac de farine (pauvre boulanger, qui l'aurait cru) et l'ont jeté dans une carrière de sable. Et nous d'autre part, plus mélancoliques, plus abouliques et silencieux que jamais...

Le seul à lancer de temps en temps une phrase transcendantale, c'était Joao.

— Tout processus révolutionnaire a des reculs.

De son lit de fakir, le journaliste barbu ajoutait d'une voix défaite et épuisée :

— Au début, nous sommes à la une, puis à la deuxième section ; avec le temps, le paragraphe diminue de plus en plus...

Commentaires chagrins... Je me sentais vivant, j'avais faim et j'espérais.

Combien de jours ? Peut-être trente. Je me souviens très bien de la nuit où John John est passé et nous a avertis de préparer nos vêtements parce que nous partions le lendemain. Cap sur l'Autre Extrême. J'ai mis mes pantalons sous le matelas pour que le poids les repasse.

On était levé tôt et vers dix heures du matin, ils nous ont conduits à l'aéroport. Les habituels placards d'élection et dessins d'enfants étaient cachés sous de la peinture blanche. La ville était propre et bien en ordre. Difficile de croire qu'il était arrivé quelque chose de si radical dans ce pays. Peu de gens dans les rues sur fond de cordillère : belle carte postale suisse. On est arrivé à un aéroport fait de tôle : des hangars fragiles et temporaires remplis de gens qui s’en allaient pour toujours. Nous sommes entrés dans une longue file de fouille pour les armes, les objets coupants et autres choses subversives. J’ai vu Cooper, un compagnon de travail, qui m’a fait un clin d’œil du genre « on ne se connaît pas ».

La fouille terminée, ils ont vérifié les sauf-conduits et les billets. On a fait nos adieux : une accolade pour John John et main tendue à monsieur l’ambassadeur, le remercier pour les moments passés dans son agréable demeure. Puis, un par un dans l’avion. Une Caravelle. J’ai rencontré Cooper. Quelle surprise ! On s’est embrassé. Je lui ai résumé l’histoire de l’asile. Et lui ? Il avait un sourire au bord des lèvres…

— Moi ? J’ai un passeport britannique.

Cooper… Cooper… Bien sûr !

— Mon grand-père était anglais, alors, les enfants ont tous été inscrits au consulat !

Je riais, de toute façon, je ne m’étais pas mal débrouillé. Sans passeport britannique. Sans passeport du tout. Mais de la chance : sortir de prison, être vivant, en train de partir, comme ça, facilement, sauf-conduit et Caravelle. La blonde se penchait pour m’offrir du *chewing-gum*. Oui, merci. Musique d’atmosphère et voix douce de la blonde, celle-là ou une autre, à la première escale, j’enverrais une carte postale à Sara et au petit… Et à Lucia. L’atmosphère d’un bon « *blues* » suave… Oui, à Lucia aussi… Je ne voyais pas les deux bonhommes en gris qui m’ont dit tout à coup :

— Antonio Rojas. Suivez-nous.

Non, ça ne se pouvait pas, non, c’était un malentendu, non, ils me traînaient hors de l’avion… L’autobus des prisonniers s'en allait vers la ville ; la Caravelle des autres, vers les nuages... Et moi... moi, j'étais foutu, je restais tout seul à mon extrême.

Voyage à l'extrêmes,
une nouvelle de Marilú Mallet
traduite de l'espagnol par Louise Anaouïl,
est parue dans le recueil
Les Compagnons de l'horloge-pointeuse,
aux éditions Québec Amérique,
à Montréal, en 1981.
ISBN : 2-89037-081-X

La présente édition porte le numéro
ISBN : 978-2-89816-110-0
© Marilú Mallet et Vertiges éditeur, 2020
– 1111 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org